

Buck se fait mater **ou le récit de notre enfance à tous**

Extrait de « l'Appel de la forêt » de Jack London

Manoël jette au cou de Buck une corde assez forte pour l'étrangler en cas de résistance. Buck supporte cet affront avec calme et dignité ; bien que ce procédé inusité le surprenne, il a, par habitude, confiance en tous les gens de la maison, et sait que les hommes possèdent une sagesse supérieure même à la sienne. Toutefois, quand l'étranger fait mine de prendre la corde, Buck manifeste par un profond grondement le déplaisir qu'il éprouve. Aussitôt la corde se resserre, lui meurtrissant cruellement la gorge et lui coupant la respiration. Indigné, Buck, se jette sur l'homme ; alors celui-ci donne un tour de poignet vigoureux : la corde se resserre encore ; furieux, surpris, la langue pendante, la poitrine convulsée, Buck se tord impuissant, ressentant plus vivement l'outrage inattendu que l'atroce douleur physique ; ses beaux yeux se couvrent d'un nuage, deviennent vitreux... et c'est à demi mort qu'il est brutalement jeté dans un fourgon à bagages.

Ses yeux, en s'ouvrant, exprimèrent la colère et l'indignation d'un monarque trahi. Soudain, il aperçoit à ses côtés l'homme auquel Manoël l'a livré. Bondir sur lui, ivre de rage, est l'affaire d'un instant ; mais déjà la corde se resserre et l'étrangle...

Étourdi, souffrant cruellement de sa gorge et de sa langue meurtries, à moitié étranglé, Buck voulut faire face à ses tourmenteurs. Mais la corde eut raison de ses résistances ; on réussit enfin à limer le lourd collier de cuivre marqué au nom du juge. Alors les deux hommes lui retirèrent la corde et le jetèrent dans une caisse renforcée de barreaux de fer.

Il y passa une triste nuit, ressassant ses douleurs et ses outrages. Il ne comprenait rien à tout cela. Que lui voulaient ces hommes ? Pourquoi le maltraitaient-ils ainsi ? Au moindre bruit il dressait les oreilles, croyant voir paraître le juge ou tout au moins un de ses fils. Mais lorsqu'il apercevait la face avinée du cabaretier, ou les yeux louches de son compagnon de route, le cri joyeux qui tremblait dans sa gorge se changeait en un grognement profond et sauvage.

Enfin tout se tut. À l'aube, quatre individus de mauvaise mine vinrent prendre la caisse qui contenait Buck et la placèrent sur un fourgon.

L'animal commença par aboyer avec fureur contre ces nouveaux venus. Mais s'apercevant bientôt qu'ils se riaient de sa rage impuissante, il alla se coucher dans un coin de sa cage et y demeura farouche, immobile et silencieux.

De tout ce temps il n'avait ni bu ni mangé. Comme il ne répondait que par un grognement sourd aux avances des employés du train, ceux-ci se vengèrent en le privant de nourriture. La faim ne le tourmentait pas autant que la soif cruelle qui desséchait sa gorge, enflammée par la pression de la corde. La fureur grondait en son cœur et ajoutait à la fièvre ardente qui le consumait ; et la douceur de sa vie passée rendait plus douloureuse sa condition présente.

Buck, réfléchissant en son âme de chien à tout ce qui lui était arrivé en ces deux jours pleins de surprises et d'horreur, sentait croître son indignation et sa colère, augmentées par la sensation inaccoutumée de la faim qui lui tenaillait les entrailles. Malheur au premier qui passerait à sa portée en ce moment ! Le juge lui-même aurait eu peine à reconnaître en cet animal farouche le débonnaire compagnon de ses journées paisibles ; quant aux employés du train, ils poussèrent un soupir de soulagement en débarquant à Seattle la caisse contenant « la bête fauve ».

Quatre hommes l'ayant soulevée avec précaution la transportèrent dans une cour étroite et noire, entourée de hautes murailles, et dans laquelle se tenait un homme court et trapu, la pipe aux dents, le buste pris dans un maillot de laine rouge aux manches roulées au-dessus du coude.

Devinant en cet homme un nouvel ennemi, Buck, le regard rouge, le poil hérissé, les crocs visibles sous la lèvre retroussée, se rua contre les barreaux de sa cage avec un véritable hurlement.

Lorsque Buck entendit résonner les coups de hache contre les parois de sa cage, il se mit debout, et mordant les barreaux, frémissant de colère et d'impatience, il attendit.

– À nous deux, l'ami !... Tu me feras les yeux doux tout à l'heure !... grommela l'homme au maillot rouge.

Et, dès qu'il eut pratiqué une ouverture suffisante pour livrer passage à l'animal, il rejeta sa hache et se tint prêt, son gourdin bien en main.

Buck était méconnaissable ; l'œil sanglant, la mine hagarde et farouche, l'écume à la gueule, il se rua sur l'homme, pareil à une bête enragée... Mais au moment où ses mâchoires de fer allaient se refermer en étau sur sa proie, un coup savamment appliqué en plein crâne le jeta à terre. Ses dents

s'entrechoquent violemment ; mais se relevant d'un bond, il s'élançe, plein d'une rage aveugle ; de nouveau il est rudement abattu. Sa rage croît. Dix fois, vingt fois, il revient à la charge, mais, à chaque tentative, un coup formidable, appliqué de main de maître, arrête son élan. Enfin, étourdi, hébété, Buck demeure à terre, haletant ; le sang dégoutte de ses narines, de sa bouche, de ses oreilles ; son beau poil est souillé d'une écume sanglante ; la malheureuse bête sent son cœur généreux prêt à se rompre de douleur et de rage impuissante...

Alors l'Homme fait un pas en avant, et froidement, délibérément, prenant à deux mains son gourdin, il assène sur le nez du chien un coup terrible. L'atroce souffrance réveille Buck de sa torpeur : aucun des autres coups n'avait égalé celui-ci. Avec un hurlement fou il se jette sur son ennemi. Mais sans s'émouvoir, celui-ci empoigne la gueule ouverte, et broyant dans ses doigts de fer la mâchoire inférieure de l'animal, il le secoue, le balance et, finalement, l'enlevant de terre à bout de bras, il lui fait décrire un cercle complet et le lance à toute volée contre terre, la tête la première.

Ce coup, réservé pour la fin, lui assure la victoire. Buck demeure immobile, assommé.

Buck, peu à peu, reprenait ses sens, mais non ses forces ; étendu à l'endroit où il était venu s'abattre, il suivait d'un œil atone tous les mouvements de l'homme au maillot rouge.

Celui-ci se rapprochait tranquillement.

– Eh bien, mon garçon ? fit-il avec une sorte de rude enjouement, comment ça va-t-il ?... Un peu mieux, hein ?... Paraît qu'on vous appelle Buck, ajouta-t-il en consultant la pancarte appendue aux barreaux de la cage. Bien. Alors, Buck, mon vieux, voilà ce que j'ai à vous dire : Nous nous comprenons, je crois. Vous venez d'apprendre à connaître votre place. Moi, je saurai garder la mienne. Si vous êtes un bon chien, cela marchera. Si vous faites le méchant, voici un bâton qui vous enseignera la sagesse. Compris, pas vrai ?... Entendu !...

Et, sans nulle crainte, il passa sa rude main sur la tête puissante, saignant encore de ses coups. Buck sentit son poil se hérissier à ce contact, mais il le subit sans protester. Et quand l'Homme lui apporta une jatte d'eau fraîche, il but avidement ; ensuite il accepta un morceau de viande crue que l'Homme lui donna bouchée par bouchée.

Buck, vaincu, venait d'apprendre une leçon qu'il n'oublierait de sa vie : c'est qu'il ne pouvait rien contre un être humain armé d'une massue. Se trouvant pour la première fois face à face avec la loi primitive, envisageant les conditions nouvelles et impitoyables de son existence, il perdit la mémoire de la douceur des jours écoulés et se résolut à souffrir l'Inévitable.

D'autres chiens arrivaient en grand nombre, les uns dociles et joyeux, les autres furieux comme lui-même ; mais chacun à son tour apprenait sa leçon. Et chaque fois que se renouvelait sous ses yeux la scène brutale de sa propre arrivée, cette leçon pénétrait plus profondément dans son cœur : sans aucun doute possible, il fallait obéir à la loi du plus fort...

Mais, quelque convaincu qu'il fût de cette dure nécessité, jamais Buck n'aurait imité la bassesse de certains de ses congénères qui, battus, venaient en rampant lécher la main du maître. Buck, lui, obéissait, mais sans rien perdre de sa fière attitude, en se mesurant de l'œil à l'Homme abhorré...

Souvent il venait des étrangers qui, après avoir examiné les camarades, remettaient en échange des pièces d'argent, puis emmenaient un ou plusieurs chiens, qui ne reparaissaient plus.

Extrait de l'Appel de la forêt de Jack London